

Salle 6

► Paolo Boosten

Tempest, 2018

The Arrival, 2018

Miranda, 2018

Un dernier état d'âme cosmique, 2018

Mist, 2018

L'œuvre récente de Paolo Boosten se constitue principalement d'un travail à l'encre de Chine sur papier. Sa technique très sûre lui permet d'élever celui-ci à des dimensions monumentales, n'en délaissant pas pour autant la création d'œuvres de format beaucoup plus réduit et à caractère intimiste. Sa pratique du dessin et de la peinture se nourrit à la fois de son environnement et de ses expériences personnelles, du flot incessant d'informations et d'images caractéristiques de notre temps, tout en entretenant sans cesse le dialogue avec ses prédécesseurs dans l'histoire de l'art. Dépasant le rôle du simple témoin passif de la comédie humaine et de son époque, il construit au travers de son univers pictural, une vision contrastée, métaphorique et profondément ancrée dans le monde contemporain et ses problématiques existentielles.

Salle 7

► Corinne De Battista

Série *Observer, voir et se souvenir*, 2018

Le petit col de Claudine, 2018

Louise en attente, 2018

Héritage, 2018

Ces portraits, à l'origine minutieusement sélectionnés et empruntés à une collection de photographies anciennes (fin XIX^e, début XX^e siècle) et anonymes, sont reproduits avec la fidélité de l'artiste qui cherche à questionner la relation qu'entretiennent les œuvres picturales avec la photographie de genre.

La série *Observer, voir et se souvenir*, composée de 9 cadres en bois partiellement ou totalement recouverts par du velours noir, dévoile des visages. Le cadrage joue avec des plans plus ou moins serrés, laissant apparaître tout ou partie d'un portrait. L'utilisation du velours joue avec des notions de parure, de recouvrement, de calfeutrage et de drapés. Les deux peintures sur toile montées sur châssis

questionnent quant à elles la matière picturale et la représentation du portrait dans son immédiateté.

Avec *Héritage* le portrait n'est plus le sujet central et laisse la place à une cabane. Construire une cabane est un rêve d'enfant, autour de la cabane se mêlent les notions de passé, d'ailleurs disparus ou inaccessibles. Elle est traitée ici comme un « double » portrait intérieur.

Salle 8

► Léna Durr

Gisèle, 2018

Micheline, 2018

Arlette, 2018

Célestine, 2018

Collections, 2018

Gisèle, Micheline, Arlette et Célestine sont résidentes à l'EHPAD « Jeanne Marguerite ».

Dans le conformisme de cet espace institutionnel, les objets de leurs passés sont absents. Il ne leur reste plus que leurs souvenirs, quand ceux-ci ne sont pas effacés par le temps ou la maladie. C'est au cours de visites que Léna Durr leur a rendues pendant quelques mois, qu'elles lui ont fait partager leurs souvenirs marquants. À partir de ces récits, l'artiste met en scène ces femmes dans leur environnement quotidien actuel en y ajoutant un objet, pour matérialiser une anecdote racontée. Les trois éléments qui composent l'image (l'objet souvenir, le personnage et le décor) semblent étrangers les uns aux autres, tout en étant pourtant intimement liés. Depuis de nombreuses années, Léna Durr collectionne des objets récupérés dans les marchés aux puces, Emmaüs... Cet acte confidentiel est générateur de ses œuvres. Parallèlement à ses visites à la maison de retraite, elle s'est intéressée au parcours de ces objets, qui après avoir fait partie du quotidien de ces femmes, sont remis sur le marché, en attente de nouveaux acquéreurs. L'installation proposée met en scène des pièces de sa collection personnelle et évoque leur état transitoire, en résonance à celui de Gisèle, Micheline, Arlette et Célestine.

Commissariat d'exposition : Raoul Hebreard

PROGRAMMATION 2019*

► LE MUSÉE IMAGINAIRE DE SPEEDY GRAPHITO

9 mars - 2 juin 2019

Artiste précurseur, reconnu comme l'un des pionniers du mouvement « Street Art » français, Speedy Graphito s'impose aujourd'hui internationalement comme l'un des artistes majeurs de sa génération. Depuis les années 80, Speedy Graphito utilise toutes les formes d'expression - peinture, sculpture, installation, photo ou vidéo - pour créer à travers son œuvre et au fil des époques un langage universel imprégné de l'air du temps. Il bouscule de façon ludique et ironique nos systèmes de perception et n'hésite pas à s'approprier pour la détourner toute l'imagerie de la culture populaire. Articulée autour des grands courants qui ont traversé l'histoire de l'art, du naturalisme au numérique, en passant par le surréalisme, l'exposition invite le visiteur à pénétrer le musée imaginaire de Speedy Graphito.

► HARRY GRUYAERT

21 juin - 22 septembre 2019

Harry Gruyaert a été, dans les années 1970-1980 avec les Américains Saul Leiter, Joel Meyerowitz ou encore Stephen Shore, un des rares pionniers européens à donner à la photographie couleur une véritable dimension. Il emporte son appareil photo aux quatre coins du monde, avec un attrait particulier pour les littoraux. Le photographe belge représente le quotidien dans ses images à la chromie si singulière et poétique. Il capture aussi bien des paysages, des scènes urbaines que des moments de vie dérobés. Dans ses clichés, l'environnement prend autant de place que le sujet humain. Les passants deviennent des silhouettes, les modèles se fondent dans les paysages, tournent le dos à l'objectif ou sont plongés dans des ombres fortuites. À l'occasion de son exposition d'été, l'HDA Var propose une rétrospective de ce photographe majeur qui a marqué de son empreinte l'histoire de la photographie.

Cette exposition fait partie de la programmation associée aux Rencontres de la photographie d'Arles dans le cadre du Grand Arles Express - Commissariat d'exposition : Françoise Docquier

► LA MODERNITÉ DANS LA BANDE DESSINÉE

12 octobre - 23 février 2020

La bande dessinée grâce à ses illustres représentants est aujourd'hui reconnue comme un art à part entière. Pour sa nouvelle exposition consacrée au 9^e art, l'HDA Var a fait le choix d'aborder la bande dessinée par le prisme de la modernité. Étendue sur différentes époques, l'exposition a pour ambition de mettre en exergue et de manière non exhaustive la notion de modernité que ce soit en matière de design, d'architecture, ou encore d'ingénierie (mobilier, voitures, maisons...). L'occasion de présenter au public les travaux de grands noms de la bande dessinée tels André Franquin, Jacques de Loustal, Enki Bilal, François Schuiten ou encore Philippe Druillet pour ne citer que ces grands illustrateurs chez qui la préoccupation moderniste est fortement présente.

Commissariat d'exposition : Pascal Orsini et Bernard Plossu

*Programme proposé sous réserve de modifications



LE DÉPARTEMENT

Les événements et activités proposés dans le cadre de cette exposition sont gratuits.

Renseignements et réservations : 04 83 95 18 40 / hoteldesartspublics@var.fr

Retrouvez toutes les informations sur www.hda.var.fr et sur la page Facebook de l'HDA VAR

HÔTEL DÉPARTEMENTAL DES ARTS - CENTRE D'ART DU VAR
TOULON - 236 bd Maréchal Leclerc Ouverture du mardi au dimanche de 10h à 18h
Fermeture les 25 décembre et 1^{er} janvier - Tél. 04 83 95 18 40 - www.hda.var.fr

CULTURE

EXPOSITION

30 ans et après... Guide de visite

Hôtel Départemental des Arts

CENTRE D'ART DU VAR

8 DÉC. 2018 > 24 FÉV. 2019

ENTRÉE LIBRE

TOULON - 236 bd Maréchal Leclerc



LE DÉPARTEMENT

PARTOUT, POUR TOUS, LE VAR ACTEUR DE VOTRE QUOTIDIEN

Afin de manifester son soutien à la création artistique, l'HDA Var présente une sélection de douze artistes en prise avec la modernité de notre monde contemporain qui ont participé aux différents Prix décernés par l'association varoise Elstir qui fête plus de trente années d'existence. À travers un panorama transgénérationnel, l'exposition *30 ans et après...* a pour ambition de mettre en scène la richesse des territoires artistiques. Installations, peintures, dessins, vidéos et photographies, produits pour l'occasion par le centre d'art départemental, sont au cœur de ce rendez-vous.

REZ-DE-CHAUSSÉE

Salle 1

►**Nicolas Rubinstein**

Le dessous prend le dessus, (ou La vie en rose), 2018

À l'heure où le réseau 2.0 tend à remplacer le réseau neuronal, cette installation renvoie à la matérialité du cerveau et des os. Elle est à la fois un autoportrait d'artiste isolé dans son univers et un questionnement sur la place de l'homme dans le cosmos.

Lui fait face un monochrome rose de grand format avec deux fentes verticales superposées dans lesquelles apparaissent les apophyses épineuses de vertèbres sous-jacentes. Si la référence au travail de Lucio Fontana est appuyée, cette pièce renvoie à une volonté récurrente de montrer dans un même mouvement, l'intérieur et l'extérieur des choses. Aujourd'hui, nos rapports à la mémoire, à la transmission, à la connaissance, au secret sont complètement modifiés par Internet, notre rapport à l'univers subit probablement une véritable révolution. Le cerveau va-t-il y perdre de son aura, ou profitera-t-il de ce nouveau paradigme pour pousser des passerelles vers des territoires inconnus ?

Salle 2

►**Alain Pontarelli**

Papillon du Maroni, 2018

Mains courantes du Maroni, 2018

L'écorché du Maroni, 2018

Sentier du Maroni, 2018

Colonie du Maroni, 2018

L'installation révèle un dessin tridimensionnel : des mains en fer tors de diamètre 6 millimètres, gauche et droite, dans différentes postures, dont l'échelle est supérieure à la taille humaine, renvoient à celles d'un colosse et caractérisent l'humain dans son ensemble. Le titre *Maroni*, dénominateur commun des pièces, fait référence au bagne colonial de Saint-Laurent-du-Maroni en Guyane française. Mis en service en 1852 sous Napoléon III, après la fermeture de celui de Toulon, il clôt définitivement ses portes en 1946. Plusieurs milliers d'hommes - des criminels, des insoumis, des inadaptés et parfois des innocents - y furent déportés. Situé dans un lieu faussement paradisiaque, cet éden perdu pour l'homme, à la végétation luxuriante, fut un enfer vert contraignant le bagnard dans un enfermement et une oppression totale. La structure des œuvres est remplie de branchages, de brindilles, comme si la nature reprenait ses droits. Elle s'immisce, phagocyte, englobe et tend ainsi à faire disparaître ce bagne si lointain et pourtant si proche de l'artiste toulonnais.

Vestibule

►**Florian Bruno**

Eurythmique, 2018

Effacement, 2018

Immersion, 2018

Accordance, 2018

Enlacements, 2018

Échappées, 2018

Projections – (Projections), 2018

Ingression, 2018

Conjonctions, 2018

Sybaritisme, 2018

Pétillance, 2018

Prendre en compte l'architecture du centre d'art, garder une cohésion d'ensemble malgré la diversité des supports, créer une sorte de sanctuaire, un espace d'intimité et de respiration pour le spectateur sont la genèse de la production présentée. Les œuvres font ainsi corps avec le lieu et engendrent un état réceptif où la vision est absorbée par la couleur. Le travail plastique de Florian Bruno étant constitué de peintures et de dessins, il lui a fallu mettre en résonance ces deux pratiques. Chaque pièce réalisée est différente, possède ses propres caractéristiques, mais les œuvres se combinent pour former un univers unique. D'où l'importance des miroirs interposés qui ne servent pas à donner un reflet du lieu, mais qui incarnent des éléments plastiques d'une peinture ou d'un dessin.

Salle 3

►**Sophie Menuet**

Cromossance Bombé 1, 2018

Cromossance Ciré 2, 2018

Cromossance Piqué 3, 2018

Armuratou, 2018

Plumageux, 2018

Semblance, 2018

Le corps est l'axe principal du travail de Sophie Menuet. Il est le médiateur de sa relation avec le monde extérieur. Il peut se transformer en corps/carapace pour se protéger, garder une mémoire de forme et être simplement un « habillage ». *Armuratou* et *Cromossances* interrogent ainsi la relation abstraite d'un corps en devenir. Perception d'un vivant cellulaire, embryonnaire, qui nous propose une poétique du « début ».

L'installation murale présente une série de sculptures-reliefs qui nous donnent à voir des extensions de machines robots archaïques. Ces prothèses absurdes préfigurent un corps fragmenté mis au service de ces dispositifs. La mise en espace de cette installation est complétée par de grands dessins intitulés *Plumageux* et des photographies au titre évocateur *Semblance* dans lesquelles l'artiste poursuit une série d'autoportraits qui crée le lien interne de ses propositions.

Salle 3 Bis et salle de projection

►**Jérémy Laffon**

Silence (I miss the desert), 2017

Inspiré par le contexte particulièrement schizophrénique de l'économie sud-coréenne, Jérémy Laffon réalise un travelling incessant sur une sculpture de peong-tu-gi (pop corn coréen) et en fait un paysage défilant au gré de sources lumineuses, telle une course ininterrompue de l'image, une boucle sans fin, un retour permanent des choses. On y voit la destruction par le feu de la sculpture, puis la captation de ce même paysage carbonisé, en ruine. L'échelle distordue et les formes géologiques de cet ensemble renvoie à une certaine idée d'un paysage géologique, désertique, aquatique voire même apocalyptique…

Constructions protocolaires aléatoires

(n°1-5, 1-21, 1-23), 2017

À partir d'un quadrillage numéroté dont on peut voir le tracé sur le support lumineux, l'artiste détermine un nombre de phases et un emplacement à partir d'un nombre de lancés de dés - un dé numéroté de 1 à 4 pour l'ordonnée et un autre de 0 à 20 pour l'abscisse. La disposition de chaque lamelle de plomb est ensuite définie sur la base de deux horizontales et deux verticales, de manière à ce qu'elles se croisent toujours. La structure géométrique et le relief topographique résultent de l'ensemble de ces règles.

Relique 4, 2015-2018

Initialement composées uniquement de tablettes de chewing-gum, ces « Reliques » sont peu à peu amenées à évoluer et à s'effondrer de manière indéterminée, les diverses contraintes physiques (et climatiques) opérant dès la composition de départ. À chaque effondrement, les tablettes de chewing-gum endomagées font place à des tablettes de samba (bois de ma-

quette). Après plusieurs restaurations, les constructions aboutissent à un certain équilibre leur permettant de ne plus évoluer durant un certain temps.

Escalier

►**Cédric Ponti**

Crashed Paintings N°1012021, 2018

Dead Paintings N°1012021, 2018

Cédric Ponti s'intéresse à l'actualité car il n'y a pas de mécanique plus sûre pour dépeindre l'Homme contemporain. Cet espace temps en évolution perpétuelle retrace son portrait. Ces nombreuses facettes nous reflètent alors une image dont l'artiste tente d'en donner des versions. À partir de cette masse d'informations et dans l'objectif de les interpréter au mieux, Cédric Ponti procède par étape : d'abord, le choix du médium qui est associé au sujet. Il ajoute ensuite à cela un élément perturbateur inspiré de faits réels (explosif, feu, armes…) afin de mettre en œuvre des dispositifs évolutifs. L'action engendrée par ces facteurs donne naissance, vie et mort à la réalisation. Les installations performances embrassent idéalement les volontés de l'artiste. La vidéo conserve et présente ce processus. Les autres médiums deviennent alors accessoires et génèrent l'aspect formel des pièces. La résultante représente des œuvres mortes et figées qui sont la trace du processus créatif.

PREMIER ÉTAGE

►**Johanna Quillet**

CAMP(S), (Îlot F, Rivesaltes), 2018

Conserver le patrimoine mémoriel de la première moitié du XX^e siècle en Europe est l'une des missions les plus ardues de notre société. Comment protéger ces lieux d'aliénation humaine ? Les voir, les visiter, les comprendre et surtout, les transmettre aux générations futures ? Par une prise de vue plastique et une approche du paysage, Johanna Quillet, pose la question de la conservation dite préventive et de la restauration à travers un lieu emblématique de cette mémoire : le Camp de Rivesaltes situé dans les Pyrénées-Orientales. Des Espagnols de la Retirada aux Juifs d'Europe, des Tziganes aux Harkis et leurs familles, du centre de rétention administrative à l'inscription

au titre des monuments historiques, l'îlot F du camp de Rivesaltes, avec l'ensemble de ses baraquements, nous raconte notre passé mais aussi notre avenir. Comment conserver cette mémoire, ces lieux et dans quel état ?

Salle 4

►**Moussa Sarr**

La danse des Lions, 2018

L'installation vidéo *La danse des lions* puise son inspiration dans la lutte sénégalaise. Une pratique sportive et folklorique populaire qui fait écho aux origines de l'artiste. Au Sénégal les lutteurs sont aussi appelés « Les lions ». Dans cette œuvre on y voit des lutteurs coachés par des marabouts sénégalais. Puis imitant ses pairs, l'artiste à son tour se métamorphose en lion. Cette vidéo est la dernière œuvre de Moussa Sarr avant son décès. Suite à sa crémation-performance du 29 mars 2018 à la Villa Médicis (Rome), Moussa Sarr a laissé place à un nouveau personnage nommé Narcisse, à la fois avatar, métamorphose et réincarnation de l'artiste décédé. La particularité de cet avatar réside dans son langage, car il parle et écrit dans une langue inconnue : le Pelistic.

Salle 5

►**Solange Triger**

Leçons, 2018

À partir d'un carnet ayant appartenu à un prisonnier de guerre, le père de Solange Triger, écrit lors de sa captivité en Allemagne entre 1940 et 1945, l'artiste a repris les phrases simples qu'il avait notées pour pouvoir communiquer en allemand sur des réalités matérielles élémentaires dans un contexte de peurs, de contraintes et d'urgences vitales. Elle a surimposé ces phrases sur des images d'archives qui sont des photographies de films documentaires numérisés de la Seconde Guerre mondiale. L'artiste a ensuite colorisé ces images et les présente sous forme d'une vidéo. Sur la base de cette histoire personnelle et de ce temps historique révolu, Solange Triger a voulu toucher à quelque chose d'universel qui parle aussi bien d'errance forcée que d'un désordre chaotique dont la violence guerrière est à l'œuvre dans notre actualité la plus proche, bouleversant les destins individuels et les repères symboliques et affectifs qui constituent la notion même d'humanité.